DES N° 116.

9.

SCROPHULES.

THÈSE

présentée et publiquement soutenue
à la Faculté de Médecine de Montpellier,
LE 24 AOUT 1838,

par Ferdinand Viguier,
du VIGAN (Gard),

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.



MONTPELLIER,
J. MARTEL AINÉ, IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MEDECINE,
rue de la Préfecture, 10.

1838.

A MONSIEUR

PROVENÇAL,

Docteur en Médecine,

Professeur à la Faculté des Sciences, ex-Médecin en chef de l'hôpital militaire de la caserne de cavalerie de Montpellier, Membre correspondant de l'Institut, etc.

Ce faible hommage est dicté par la pieuse affection et la reconnaissance du disciple le plus dévoué.

Tous mes efforts tendront à me rendre digne de la bienveillance dont vous m'avez honoré jusqu'à ce jour. Veuillez me la continuer, Monsieur et cher Maître, afin que, lorsque je sentirai le besoin de lumière pour surmonter les obstacles dont la carrière médicale est semée, je puisse venir encore m'éclairer auprès de vous.

F. VIGUIER.

A LA MEILLEURE DES MÈRES.

Tu m'as consacré une vie à laquelle aucun sacrifice n'a coûté ; seule, ton ingénieuse et tendre sollicitude a su pourvoir à mes besoins. Accepte donc, EXCELLENTE MÈRE, *le vœu que je forme de ne vivre à mon tour que pour toi. Le Ciel me refusera-t-il quelques succès, puisqu'avec mon amour ce sera le seul dédommagement que je puisse t'offrir pour toutes les peines que je t'ai coûtées?....*

A MON PÈRE,

Directeur retraité.

A MON ONCLE,

MONSIEUR J. REGOLIN,

Docteur en médecine au Vigan.

Placé près de toi, je compte sur ton expérience éclairée pour guider mes pas dans la carrière difficile que je vais parcourir. Ma gratitude égalera l'affection que je te porte, et que partage bien ma bonne tante Jenny CANONGE.

F. VIGUIER.

A MA SOEUR

ET A MON BEAU-FRÈRE.

*Toi qui à la tendresse d'une sœur joins la sollicitude d'une mère, et toi envers qui les liens du sang ne sauraient m'inspirer une affection plus vive! la reconnaissance me fait un devoir de placer votre nom sur une page qui rappelle ceux qui me sont les plus chers, et parmi lesquels celui d'*AMÉLIE*, votre aimable enfant, ne doit pas être oublié.*

A tous mes Parents.

A MES AMIS,

JULES CANONGE,

Homme de lettres,

ET

CÉSAR PROVENÇAL,

Etudiant en médecine.

F. VIGUIER.



DES
SCROPHULES.

IDÉE GÉNÉRALE
de l'affection scrophuleuse.

Il est peu d'affections aussi généralement répandues en Europe et qui moissonnent un aussi grand nombre de victimes, que l'affection scrophuleuse, véritable fléau des pays tempérés, et d'autant plus redoutable, que sa marche essentiellement chronique, ses symptômes variés et peu effrayants dans leur principe, laissent dans une funeste sécurité les malheureux qu'elle atteint, et qu'elle choisit en général dans la classe pauvre. Les vallées humides et froides, dans les pays montagneux, favorisent singulièrement son développement. Né au pied de l'extrémité méridionale des Cévennes, j'ai eu de fréquentes occasions d'observer cette maladie, et

j'ai dû étudier avec plus de soin une affection qui compliquera le plus grand nombre de celles que je serai appelé à traiter.

Les scrophules furent long-temps considérées comme affection locale, appelée χοιρος (porc) par les Grecs; *scrophules*, par les Français, de *scropha* (truie), soit parce que cette affection est commune chez ces animaux, soit à cause du dégoût qu'elle inspire; puis *écrouelles*. Plus tard, lorsque les idées ont changé, et qu'on a considéré cette affection comme générale, on a modifié le nom donné par Galien, *struma*, de *strumo* (j'entasse), à cause des engorgements auxquels elle donne lieu, et on l'a appelée *affection strumeuse*, nom sous lequel, concurremment avec celui de scrophuleuse, elle est généralement désignée dans le langage médical.

Je ne crois pas qu'il soit aujourd'hui nécessaire de prouver que les scrophules sont une affection générale, et non locale. On pourra bien certainement voir, chez un individu à tempérament sanguin, des engorgements glandulaires au cou, aux aînes, aux aisselles; mais ils reconnaîtront une autre cause, et il n'y aura pas pour cela scrophules. La piqûre, ou une irritation quelconque de la main ou du pied, le virus syphilitique, en déterminant l'engorgement et la suppuration des ganglions axillaires et inguinaux, nous offrent tous les jours de nouvelles preuves de ce fait.

Les scrophules constituent donc une affection générale, regardée, ainsi que je l'ai déjà dit, comme maladie locale pendant long-temps; puis, lorsqu'on l'a considérée sous un point de vue plus sain, et selon l'époque où l'on s'en est occupé, on en a placé le siége dans les liquides ou les solides. Peyrilhe, de Haën, Gamet, dont le cadre de cet opuscule ne me permet pas de reproduire les théories, ont vu dans cette affection une simple altération des liquides, dont l'illustre Baumes, de notre école, voulut attribuer les modifications à des causes purement physico-chimiques : opinion qui s'explique par l'essor que prenait la chimie à l'époque où vivait ce célèbre médecin, qui partagea néanmoins cet entraînement par lequel, lorsqu'il se fait dans le monde scientifique une nouvelle découverte, on l'applique à tout ce qui est inconnu dans sa cause, pour tâcher de se l'expliquer.

Galien, Cabanis, Huffeland, etc., voient une altération des solides dans la diathèse scrophuleuse. L'erreur de ces divers médecins ne serait-elle pas dans un exclusivisme trop absolu?

L'affection scrophuleuse me paraît avoir son siége dans une altération des vaisseaux blancs et des liquides qu'ils charrient; or, comme l'appareil des vaisseaux lymphatiques enveloppe comme un réseau toute l'économie, leur affection constituera une affection symptomatisée par des engorgements des vais-

seaux ou des ganglions lymphatiques, et dont certains dérangements de fonctions, variant selon le siége de ces vaisseaux, sont la conséquence inévitable. Cette affection se développe sous une série de causes, dont les principales doivent être tirées du climat, de l'habitation, du régime, de l'hérédité; conditions sous l'influence desquelles se constituent, du reste, en général les divers tempéraments.

Cette diathèse est caractérisée, d'une manière générale, par une peau blanche et fine, ou blafarde et rude, par la maigreur, ou plus souvent un tissu sous-cutané abondant et donnant des formes arrondies, gràcieuses. Les articulations et les extrémités sont fortes en volume; les yeux très-sensibles, de couleur claire; les cheveux blonds, rares, soyeux. Les facultés intellectuelles sont très-précoces et très-développées, ou manquent entièrement. Cet état, très-voisin de celui de santé, s'altère bientôt; les ganglions lymphatiques s'engorgent dans diverses régions du corps, durcissent et restent quelquefois dans cet état; d'autres fois ils s'abcèdent, donnent issue à un pus séreux, et forment un ulcère de mauvaise nature, long à cicatriser et laissant après lui une trace indélébile. Les articulations peuvent être le point par où se manifeste l'affection, qui quelquefois se développe sur les membranes muqueuses, et y détermine de fréquentes inflammations qui peuvent aller jusqu'à l'ulcération. Enfin, tous

les tissus de l'économie peuvent être plus ou moins affectés, et révéler, par leurs altérations très-difficiles à caractériser, l'existence de cette cruelle maladie, dans le traitement de laquelle l'hygiène offre beaucoup plus de ressources que la pharmacopée.

Description générale.

CAUSES.

Peu de maladies se développent sous l'influence d'un aussi grand nombre de causes, qui semblent rendre, d'une manière irrévocable, cette cruelle affection le funeste apanage des dernières classes de la société ; toutes produisent leur effet en affaiblissant la constitution.

De ces causes, l'air froid et humide paraît être la plus énergique; aussi voit-on dans les vallées des pays montagneux cette maladie endémique, ainsi que dans certains villages situés dans les bas-fonds, dans les localités humides, comme celles qui avoisinent les rivières, les lacs, les étangs, et en général tous les amas d'eau, surtout lorsqu'elles sont stagnantes et abritées des vents. Le passage d'un pays chaud dans une région plus tempérée produit le même effet; on en voit une preuve dans la fréquence avec laquelle sont attaqués de cette maladie les nègres, qui passent du climat brûlant

de l'Afrique dans les régions plus tempérées de l'Europe. Les singes et les perroquets eux-mêmes ont paru subir cette influence climatérique. Mais si à cette première cause vient se joindre, comme on le voit fréquemment, l'absence du soleil, soit par l'encombrement des habitations, ainsi qu'on l'observe dans les villages et chez la population pauvre des villes, soit par une exposition au nord, nord-est, ou la position d'une montagne qui couvre presqu'un village, alors l'affection acquiert encore plus d'intensité. J'ai pu observer dans les Cévennes que ce sont les villages situés sur le penchant nord ou nord-est des montagnes, qui fournissent le plus grand nombre de scrophuleux : chez eux l'affection est endémique et réellement héréditaire, cause sur laquelle je me propose de revenir. Dans ces lieux, l'homme végète, et dégénère comme ces plantes étiolées à qui l'art a fait perdre leur vigueur en les soustrayant à l'action vivifiante du soleil.

Cette affection est d'autant plus invétérée dans ces localités, que ces causes sont encore aidées dans leur effet par une autre non moins puissante, prise même isolément : je veux parler d'une nourriture malsaine et quelquefois insuffisante. En effet, le paysan, et dans les villes l'ouvrier, a pour base forcée de sa nourriture les farineux, tels que les pommes de terre, châtaignes, haricots, etc., le lait diversement préparé mais le plus souvent aigri, la viande

de porc rance, aliments auxquels il ajoute du pain de seigle ou de millet souvent mal fermenté et mal cuit; très-rarement il joint à ce régime un peu de viande ou de vin, dont la quantité est trop petite pour exercer une action quelconque sur l'économie. Rien ne favorise plus le développement des scrophules que l'usage des farineux, surtout lorsqu'ils sont apprêtés sans stimulants, que l'usage des viandes blanches, huileuses ou rances, des petits vins acidulés, *et en général de tous les aliments qui donnent un chyle aqueux et trop peu excitant, ou de mauvaise nature et en trop faible quantité.*

Le défaut des vêtements chauds, leur saleté et celle du corps, en gênant les fonctions de la peau; l'exposition journalière aux rosées; le séjour presque continuel des extrémités dans l'eau froide; un état sédentaire forçant à séjourner dans des ateliers humides et mal éclairés; l'encombrement d'individus dans des salles trop petites où l'air ne peut librement circuler; d'après M. de Humboldt, le défaut d'électricité, les chagrins, la surcharge de travail, les mauvais traitements auxquels les enfants dans la classe pauvre sont plus exposés que les adultes, et dont l'effet est de changer en un déplorable abrutissement, quelquefois en un vrai crétinisme, une disposition au développement des facultés intellectuelles, symptôme lui-même de cette malheureuse affection qu'il tendrait à rendre moins repoussante.

Voilà une foule de causes extrêmement actives, et qui sembleraient ne livrer à cette affection que les classes déjà les plus malheureuses de la société. Mais le riche n'est pas lui-même à l'abri de certains agents qui, indépendamment des conditions atmosphériques, peuvent faciliter chez lui le développement de cette maladie. Ainsi, outre l'hérédité, par laquelle je terminerai l'étiologie de mon sujet, je mentionnerai : l'allaitement donné par une nourrice scrophuleuse, âgée, affaiblie par des mauvais traitements, des excès vénériens, des chagrins ; une lactation trop prolongée ou artificielle donnée par le biberon, mais dont l'effet nuisible sera pourtant diminué si l'on a le soin de faire prendre à l'enfant le lait encore imprégné de sa chaleur naturelle : rien n'est si pernicieux que l'usage trop précoce de ces bouillies de farine, dont les nourrices, mercenaires surtout, surchargent l'estomac des petits malheureux dont l'allaitement est pour elles une spéculation ; et beaucoup de parents qui, par un préjugé répandu dans le peuple, croient devoir, par de semblables aliments, *tonifier* l'estomac de leurs enfants dans les premiers mois de leur vie, délabrent ainsi leur constitution ; le manque d'exercice en plein air ; le séjour dans des appartements bien clos et où règne constamment une température élevée ; l'abus du sommeil, surtout sur une couche trop molle ; et cet amour-propre des parents, jaloux de voir leurs en-

fants doués des facultés intellectuelles, précoces et développées, dont ils ne connaissent pas, hélas ! la funeste cause, qu'ils aggravent, en s'efforçant par des études précoces, de diriger vers le système nerveux déjà trop excité des forces nécessaires au développement des autres organes. L'onanisme, que l'oisiveté des villes rend beaucoup plus fréquent que la vie active de la campagne, tend encore à développer ou favorise singulièrement les progrès de cette maladie.

Sans être exclusivement propre à cette période de la vie, l'affection scrophuleuse paraît surtout depuis l'âge de deux ans jusqu'à la puberté. Les femmes y sont beaucoup plus sujettes que les hommes, à cause du développement du système lymphatique qui prédomine chez elles. Rares chez l'homme adulte, chez lequel on les observe cependant, quoique Tissot ait émis une opinion contraire, les symptômes scrophuleux reparaissent quelquefois chez les vieillards.

Le tempérament lymphatique dispose essentiellement à cette affection, que l'on observe quelquefois pourtant chez des individus à tempérament sanguin ou bilieux, ainsi que j'ai pu moi-même m'en convaincre dans les salles des blessés de l'Hôtel-Dieu Saint-Eloi, où se trouvaient deux individus présentant tous les attributs du tempérament sanguin et bilieux, et chez l'un desquels les glandes du cou

étaient en pleine suppuration, tandis que l'autre avait le corps couvert de tumeurs ayant leur siége dans le derme, et que M. Alibert a décrites sous le nom de *scrophules cutanées.*

Le printemps est la saison où les premiers symptômes se manifestent le plus souvent; pendant l'été, les ulcères scrophuleux offrent un meilleur aspect; l'hiver est la saison qui leur est la plus défavorable.

Viennent maintenant à considérer, ces deux causes si débattues par les auteurs qui ont traité de l'affection scrophuleuse : le vice strumeux est-il contagieux, est-il héréditaire?.... A différentes époques on a cherché à résoudre la première question par des expériences directes; et tout récemment M. Lepelletier a inoculé à des cochons d'Inde le pus recueilli sur un ulcère scrophuleux; on a frotté avec le même liquide le cou d'un jeune enfant; on a été jusqu'à inoculer avec le virus vaccin : aucun symptôme strumeux n'a paru consécutivement à ces expériences. Il paraît donc hors de doute aujourd'hui que cette maladie n'est pas contagieuse.

Ainsi qu'on voit le tempérament sanguin, apoplectique, le nerveux, etc., héréditaire dans certaines familles, je crois qu'il en est de même quant aux scrophules; non pas que j'entende par là la transmission d'un virus, mais une disposition de tout l'organisme à l'affection, ne demandant que l'action de certains agents pour se développer : c'est,

du reste, ainsi que l'ont considérée Hippocrate, Fernel, Baillou, Stahl, Haller, etc. Cette disposition morbide peut être transmise, non-seulement par des parents scrophuleux, mais aussi parce qu'ils auront été faibles, cacochymes, trop âgés: *Fortes creantur fortibus* (Horace), ou bien affaiblis par des excès vénériens ou l'onanisme. Ces dernières causes auront encore de l'influence si la mère y a été soumise après la copulation; mais si l'hérédité a sur les enfants une action si marquée, on observera que la plupart du temps ils vivent dans la localité, la profession des parents, sont soumis aux mêmes causes qu'eux, et auraient acquis cette disposition s'ils n'en eussent apporté les germes en naissant.

Telle est la série des causes qui tendent à déterminer dans l'organisme le développement de cette affection générale. Une fois que la constitution en est entachée, on voit se développer divers symptômes, d'un caractère souvent très-varié, et confondus long-temps avec l'affection elle-même. Ces symptômes qui se développent sous l'influence de la cause déterminante la plus légère, sont extrêmement nombreux et variés; ils exigent du praticien un esprit pénétrant qui ne s'arrête pas aux lésions locales, mais remonte aux causes; s'il agit autrement, il traitera des symptômes qui quelquefois disparaîtront pour se montrer bientôt dans un endroit plus ou moins éloigné, et faire ainsi le désespoir de sa

thérapeutique. Le traitement des scrophules exige un esprit d'autant plus perspicace, qu'elles se reproduisent sous une foule de formes; et, comme on l'a dit de la syphilis, l'affection strumeuse est un vrai protée.

SYMPTÔMES.

L'on reconnaît dans l'affection scrophuleuse une marche régulière, qui offre trois périodes distinctes, quoique difficiles à limiter exactement. Cependant l'une d'elles, deux même, peuvent manquer, ou être tellement confondues avec celle qui existe, qu'elles passent inaperçues: cette circonstance est pourtant assez rare.

A. Dans la première période, la maladie est tout-à-fait à l'état latent; le malade jouit d'une santé bonne en apparence, et les symptômes qui traduisent l'état de la constitution ne peuvent être saisis que par un observateur instruit.

B. Dans la seconde, l'affection des vaisseaux blancs se montre d'une manière sourde d'abord, mais qui bientôt se déclare par l'engorgement des vaisseaux et des ganglions lymphatiques, et le trouble consécutif des diverses fonctions.

C. Dans la troisième, enfin, la maladie ne se borne plus à son siége primitif; elle envahit les tissus voisins, et la scène morbide se termine le plus souvent par le marasme et la mort.

A. Observé dans la première période de la maladie, lorsque chez lui l'affection est en quelque sorte latente, l'individu présente une habitude du corps, une physionomie particulière à laquelle il est difficile de se méprendre; la taille est variable, souvent au-dessous, quelquefois au-dessus de la moyenne; les extrémités sont grandes, développées, ainsi que les articulations qui réunissent des membres grêles en général et ressemblent à des nodosités, d'où le nom de *noueures* que portait autrefois l'affection; les pieds et les mains sont en général remarquables par leur développement; la peau est tantôt lisse, blanche, transparente et légèrement bleuie par les veines qui rampent sous le derme, ou bien elle est rude, terreuse; les membres sont mous, très-peu fibreux; la tête est généralement grosse, avec prédominance tantôt de la région occipitale, tantôt de la face, et, dans ce dernier cas, elle a la forme conique et comme en pain de sucre; les cheveux, blonds ou roux, quelquefois rouges, sont fins et rares, ainsi que la barbe; le système pileux qui couvre le reste du corps est peu fourni; les aisselles, le pli de l'aine, les parties génitales sont presque toujours mouillées par une transpiration odorante et fétide; les yeux sont largement fendus, brillants, les cils longs; le peu d'épaisseur de la sclérotique lui donne une teinte bleuâtre, due à la présence de la choroïde que l'on aperçoit à travers;

la membrane iris est généralement bleue : cet organe est très-sensible, souvent larmoyant; il exprime en général la douceur ou la mélancolie, et donne une idée assez exacte de la manière d'être habituelle, et des passions douces et tranquilles de ces individus; quelquefois cependant l'œil est terne (1), peu ouvert, triste ou hébété; les cils n'existent pas ou sont rares; le bord palpébral rouge, tuméfié; les glandes de Meïbomius, plus volumineuses qu'à l'ordinaire, fournissent une sécrétion beaucoup plus abondante, ce qui rend tout le contour des paupières châssieux; la face est bouffie, pâle, quelquefois colorée, surtout aux pommettes, d'un rouge vif qui fait croire à une florissante santé; les narines sont tuméfiées, rougeâtres, luisantes, souvent gercées, ainsi que les lèvres, dont la supérieure surtout est très-forte et très-épaisse; les dents sont écartées, jaunes, rayées dans leur longueur et fréquemment cariées; les gencives décolorées, saignantes, boursoufflées; le maxillaire inférieur est large, ses angles écartés; le cou est gros, tuméfié, ou long et mince; ses glandes, ainsi que celles des aisselles, des aînes, sont développées, sensibles au toucher; il y a une légère prédominanc de l'abdomen.

(1) Ce caractère est presque toujours l'indice d'une affection organique du poumon, mais plus souvent encore du mésentère.

Les forces physiques sont très-tardives ; leur développement est irrégulier, souvent s'arrête au-dessous de la mesure moyenne, quelquefois la dépasse. Les fonctions se remplissent mais avec peine et difficulté; l'appétit est irrégulier, la digestion pénible, accompagnée de renvois aigres, nidoreux. La constipation ou la diarrhée fatiguent souvent les malades; la circulation est faible, languissante, le pouls mou, peu fréquent; le cœur présente souvent cette dilatation connue sous le nom d'*anévrysme passif*. La respiration est lente, pénible, imparfaite; l'air expiré est parfois d'une repoussante fétidité, qui tient au séjour des mucosités dans les cornets, les sinus frontaux et même maxillaires, par suite de l'engorgement permanent de la muqueuse de ces organes, et non comme chez quelques individus, à l'aplatissement du dos du nez ; l'innervation est dans un état d'exaltation ou de langueur anormale ; les fonctions génitales languissent, quoique les organes soient très-développés ; les enfants sont extrêmement enclins à la masturbation.

Les scrophuleux sont ordinairement tristes, moroses, répugnant à tout travail intellectuel et physique. L'idée de faire la moindre fatigue les effraie ; s'ils l'exécutent, ils sont bientôt accablés. Il est au contraire de ces individus remarquables par la précocité et le développement de leurs facultés intellectuelles, mais ces heureuses dispositions persistent

rarement au-delà des douze ou quinze premières années. Outre beaucoup de jugement et de perspicacité, ces enfants ne sont pas dépourvus de vivacité et d'une certaine pétulance, mais jamais, ou du moins bien rarement, leur caractère acquiert de la force ou de l'énergie; la mélancolie, la timidité, et en général les passions douces sont leur propre; ils sont étrangers à ces mouvements impétueux qui agitent le cœur des individus à tempérament sanguin.

B. Cet état peut persister plus ou moins longtemps, sans faire soupçonner aux personnes qui entourent le malade, sa véritable position. Mais bientôt la cause la plus légère détermine des symptômes du deuxième degré, qui, d'abord locaux, sont toujours de même nature, quelle que soit la forme sous laquelle ils se présentent; ils offrent seulement divers degrés d'intensité relative aux modifications des vaisseaux blancs affectés, aux fonctions et à la structure de l'organe sur lequel ils se rencontrent. Partant de cette idée, je grouperai ensemble : 1° l'affection des ganglions tant externes qu'internes, tels que ceux du cou, des aisselles, des aînes, du mésentère, du poumon, etc.; 2° l'inflammation des lymphatiques des diverses membranes muqueuses ou séreuses; 3° celle des tissus blancs articulaires et des os.

1° L'engorgement des ganglions lymphatiques externes est ordinairement le plus commun et le

premier symptôme qui se manifeste. L'on voit alors ces glandes, isolément ou collectivement, se tuméfier et envahir quelquefois toute une région. Insensiblement la tumeur indolente augmente de volume, devient fluctuante, se colore d'un rouge obscur, et s'abcède par plusieurs petites ouvertures formant presque un crible, mais se réunissant bientôt en une seule donnant issue à un pus séreux de mauvaise nature, entraînant une grande quantité de flocons albumineux. Il en résulte un ulcère sordide, se cicatrisant avec beaucoup de peine, donnant fréquemment lieu à des décollements de la peau, et laissant après lui une cicatrice indélébile. Quelquefois, au lieu de se terminer ainsi, le ganglion s'indure, augmente considérablement de volume, et atteint des dimensions telles qu'il gêne la fonction des organes voisins. Dans ce cas, il arrive très-fréquemment qu'ils subissent une dégénérescence squirrheuse ou cérébriforme, finissent par s'ulcérer et former un vrai cancer.

La constitution scrophuleuse se manifeste encore au-dehors par des croûtes et autres symptômes dartreux, des ulcères très-difficiles à guérir se rouvrant à la moindre cause, et affectant de préférence les extrémités inférieures, surtout chez les personnes âgées. Si l'affection se porte sur les ganglions du mésentère ou du poumon, on voit survenir les premiers symptômes de la phthisie pulmonaire ou du carreau,

qui se développent insensiblement et finissent par constituer le troisième degré.

2° L'inflammation des muqueuses constitue un des plus fréquents symptômes de l'affection scrophuleuse, mais elle ne se montre pas sur tous les appareils avec la même fréquence. La conjonctive, la muqueuse des voies lacrymales, des fosses nasales, des voies aériennes, sont celles qui sont le plus souvent affectées ; aussi les scrophuleux sont-ils très-sujets à l'épiphora, à la fistule lacrymale, aux catarrhes pulmonaires ; plus rarement le tube digestif est attaqué ; les embarras gastriques ne sont pourtant pas rares chez ces individus.

3° Enfin, le rachitisme et les affections articulaires connues sous le nom de luxations spontanées, tumeurs blanches, mal de Pott, doivent être mentionnés ici quant à leurs premiers symptômes ; car les lymphatiques sont encore seuls lésés, et les tissus voisins n'ont pas encore pris part à l'affection.

C. Mais bientôt tous ces divers phénomènes s'aggravent, la conjonctive s'enflamme, et fait participer les glandes voisines à son état ; la tumeur lacrymale se forme, s'abcède et donne lieu à une fistule à bords calleux et renversés. Le coryza se change quelquefois en ozène ; la phthisie ulcéreuse peut aussi succéder aux catarrhes trop fréquents ; les divers genres de phthisie granuleuse, tuberculeuse, variqueuse, etc., peuvent encore être amenés par

l'affection des lymphatiques du poumon. Le carreau parcourt aussi ses périodes, et, comme la phthisie, conduit le malade par tous les degrés du marasme à une mort lente. Par suite du dérangement dans les fonctions des séreuses, il y a de fréquentes hydropisies; les œdèmes dans les diverses régions du corps se présentent encore fort souvent. Si les os sont le siége de la scène morbide, l'on voit se continuer les symptômes qui ont commencé à se développer au second degré : le rachitisme, les exostoses, les périostoses, la carie, la nécrose, la carie des vertèbres, le mal de Pott, le spina-ventosa, l'ostéo-sarcome, les luxations spontanées, les tumeurs blanches des articulations, que le cadre de cet ouvrage ne me permet que de nommer.

L'affection scrophuleuse détermine encore des symptômes nerveux, fort bizarres le plus souvent, et consistant en un dérangement de fonctions qui résiste aux anti-spasmodiques, tandis qu'il cède à un traitement dirigé contre la constitution. Enfin, je citerai le crétinisme, qui est l'affection scrophuleuse portée à son plus haut degré.

Tels sont les symptômes variés par lesquels se manifeste l'affection scrophuleuse; elle peut compliquer presque toutes les maladies, dont je ne mentionnerai que la syphilis, à cause de la fréquence et du caractère formidable que présentent ces deux maladies réunies, dont le traitement curatif est bien difficile.

La marche de la maladie scrophuleuse est très-irrégulière; quelquefois elle parcourt successivement toutes ses périodes, que sépare souvent un espace de temps plus ou moins long. Il n'est pas rare que des vieillards, qui depuis leur jeunesse n'avaient éprouvé aucun symptôme de cette constitution, les voient reparaître lorsqu'ils s'en croyaient totalement guéris.

PRONOSTIC.

Le pronostic de l'affection scrophuleuse varie beaucoup; très-funeste en général, il sera d'autant moins grave, que l'état du malade tiendra à des causes tout-à-fait externes, peu nombreuses, faciles à détruire, indépendantes de l'hérédité; que le sujet aura dépassé la première enfance; que l'affection aura été attaquée de meilleure heure ; qu'elle aura son siége dans un organe peu important à la vie ; que les lésions ne seront pas considérables; qu'enfin la position du malade lui permettra de se soustraire aux causes qui ont déterminé ou entretenu chez lui la maladie. On concevra facilement que les conditions opposées à celles que je viens d'énoncer seront du plus fâcheux augure, surtout s'il y a des complications avec d'autres maladies, mais principalement avec la syphilis dont on ne constate que trop souvent le funeste résultat.

TRAITEMENT.

Depuis long-temps on a dit avec raison que le grand nombre d'ouvrages sur une affection, loin d'annoncer de la richesse, cache, au contraire, une grande pauvreté, en fait de notions positives sur ce sujet. L'affection scrophuleuse vient à l'appui de cette opinion; en effet, on a proposé une foule de remèdes, tant sur la maladie elle-même, que sur les symptômes qu'elle détermine, et cependant l'art est encore impuissant contre le carreau, la phthisie pulmonaire, etc.; et le praticien n'a que des moyens palliatifs à employer, lorsqu'une fois se sont déclarées ces affections presque irrévocablement mortelles. Ce n'est pourtant que lorsqu'elle a revêtu un certain caractère, ou qu'on lui a laissé pousser de trop profondes racines, que l'art ne peut plus rien contre l'affection strumeuse. Lorsqu'elle est encore à sa première période à l'état latent, il est plus facile d'en triompher, mais surtout de la prévenir. Si lorsqu'on l'a laissée développer, certaines modifications de cette maladie résistent aux moyens thérapeutiques, il en est qui peuvent être attaquées avec succès, et lorsque l'art est forcé d'avouer son impuissance pour guérir, il peut au moins soulager les malheureuses victimes de cette funeste constitution.

Partant de ces idées, il est tout naturel de diviser

le traitement de l'affection scrophuleuse, en prophylactique, thérapeutique et palliatif.

Traitement prophylactique. Lorsque le physique d'un individu ou ses antécédents, les maladies qu'ont pu avoir les parents, etc., font craindre chez lui le développement de l'affection scrophuleuse, la première indication, et la plus urgente à remplir, est de le soustraire aux causes qui peuvent favoriser, provoquer même chez lui, le développement de l'affection. *Sublatâ causâ tollitur effectus.* Ce serait me répéter que d'énoncer toutes les circonstances favorables au développement de l'affection que j'ai déjà énumérées dans un article particulier. J'entrerai pourtant dans quelques détails sur les soins que réclame la première enfance.

Je ne blâmerai pas, comme l'ont fait J.-J. Rousseau et avant lui tant d'habiles médecins, toutes les femmes qui n'allaitent pas leur enfant; il en est à qui l'état de leur santé fait une vraie obligation de se priver de ce plaisir. Mais je m'élèverai contre ces femmes, mères à demi, qui, par des motifs qu'elles n'osent avouer, manquent à ce devoir sacré, dont le mépris, funeste à leur enfant, est souvent pour elles la cause d'une foule d'affections très-graves, telles que le cancer au sein ou à l'utérus, l'affection scrophuleuse elle-même, etc.

Toute mère doit allaiter son enfant, à moins toutefois qu'elle ne soit atteinte d'une affection conta-

gieuse, de la diathèse cancéreuse, scrophuleuse ou syphilitique, de la cachexie scorbutique, d'une éruption dartreuse, de phthisie pulmonaire, ou enfin qu'elle n'ait une constitution trop faible, trop délicate ; alors il faut avoir recours à une nourrice exempte de ces différentes affections, saine, bien portante, d'un caractère égal, gai, de mœurs douces et pures. Il faudra en outre la surveiller autant que possible ; car peut-on espérer d'une mercenaire la tendre sollicitude dont une mère entoure notre enfance, les soins qui nous sont si nécessaires à cette époque de la vie, et dont l'absence, je ne puis en douter, exerce une si grande influence sur le développement de l'affection strumeuse ? Si l'on ne pouvait trouver une nourrice convenable, et que l'on eût recours à l'allaitement artificiel, le pis de la chèvre ou de l'ânesse est bien préférable aux biberons en caoutchouc, ou en éponge, dont on doit pourtant se servir plutôt que de faire boire l'enfant à un vase ou avec une cuiller ; car la succion qu'il exerce sur le mamelon excite sympathiquement les glandes salivaires, d'ou résulte la sécrétion de salive nécessaire à la digestion. On exposera les enfants à un air sec, on les portera quelquefois au soleil, ayant le soin de les garantir de l'action trop directe de ses rayons. Lorsqu'ils auront atteint le quatrième mois, quelquefois même avant, on devra joindre au lait l'usage de petites soupes faites avec du pain cuit et

torréfié, bouilli dans le lait, ou le bouillon plus ou moins fort de veau, puis de mouton et de bœuf; on ajoutera insensiblement d'autres ingrédients, tels que le beurre, les jaunes d'œuf, quelques aromates. Une petite cuillerée de vin étendu d'eau sera également donnée après chaque repas, qui devra être peu copieux, mais fréquemment répété. Peu de mères savent se fixer sur la durée de l'allaitement, que beaucoup prolongent jusques à quinze ou dix-huit mois; ce temps est beaucoup trop long, il prive l'enfant d'une nourriture plus forte et plus tonique, tend à relâcher tous ses systèmes, et à développer l'affection scrophuleuse; tandis que la mère épuisée tombe quelquefois dans le marasme. En général, le *temps de l'allaitement doit égaler celui de la gestation*: neuf, dix mois doivent donc suffire. Ce temps varie un peu selon les climats et la saison : ainsi pourra-t-on prolonger sa durée de deux ou trois mois, sur tout pendant l'été, époque où les jeunes enfants sont souvent atteints de gastro-entérite. On proscrira les maillots qui étreignent les organes et gênent leur développement. Dès que l'enfant aura assez de force pour se traîner, il faudra lui laisser les membres libres, l'abandonner à ses propres forces sur un tapis ou sur un gazon sec; rien n'est si nécessaire à cet âge que l'exercice pris de cette manière.

Plus tard, lorsque les organes se sont développés, il faut exciter les enfants à la fatigue. S'ils présen-

tent des facultés intellectuelles précoces, que le désir de leur voir occuper un rang distingué dans le monde, ne porte pas les parents à exciter leur petite imagination, puis à les charger d'un travail intellectuel. Chez eux, au contraire, il faut endormir cette activité nerveuse et diriger les forces vers le système musculaire et circulatoire. Pour cela, il faut leur faire faire de l'exercice à pied, à cheval; les jeux de la course, la balle, l'escrime, en un mot, tous ceux qui mettent les muscles en action. La nage, dans les eaux de rivière ou de la mer, a le double avantage de développer le système musculaire, et d'agir ensuite comme bain tonique. Cependant, lorsque l'âge des malades exigera qu'ils acquièrent les connaissances indispensables à tout individu, on doit apporter une grande circonspection dans le choix des maîtres, qu'il faut plutôt faire considérer aux enfants comme des amis. Tout doit être obtenu d'eux par le raisonnement et l'adresse, jamais par la force ou la crainte; l'on doit proscrire ces moyens répressifs usités dans les colléges, dont le seul effet est de changer des dispositions quelquefois heureuses en un déplorable abrutissement. Le malade couchera dans une chambre spacieuse, exposée au midi, bien ajournée, sur des matelas élastiques, mais non pas mous. Le duvet sera proscrit loin de sa couche, et l'on retirera un heureux effet de l'usage des plantes aromatiques

sèches pour former la paillasse. Le sommeil sera court, sept à huit heures peuvent suffire pour l'adulte; les vêtements chauds, légers, toujours très-propres; l'usage de la flanelle sera suivi d'heureux succès; on fera plusieurs fois pendant le jour des frictions sèches, dans le but de favoriser l'action de la peau et des lymphatiques. L'ensemble de ces divers moyens sera appuyé sur une nouriture saine, tonique, de facile digestion, de laquelle on éliminera avec soin les farineux. Le régime habituel se composera de viandes de boucherie bouillies, rôties ou grillées, de volailles, gibier de toute espèce, poisson frais, viande de cochon salé mais non rance, légumes amers tels que cressons, endive, chicorée; de vins toniques, ceux de Bordeaux, Saint-George, Langlade, et les vins d'Espagne. On retirera de bons effets de l'usage de la bière et du café; celui de la Martinique et de Moka devront être préférés; celui fait avec le gland de chêne blanc est encore un excellent moyen, plus à la portée des classes pauvres. Rarement, si on l'emploie avec méthode et perspicacité, ce traitement exigera l'emploi des moyens pharmaceutiques, que l'on prendrait parmi les toniques et les amers; ainsi l'on fera un usage journalier des tisanes amères de houblon, petite centaurée, petit-chêne (houx) et de vins amers préparés. Mais on devra éviter les excitants; on se déterminera, du reste, dans le choix, d'après la nature et les fonctions de

l'organe menacé qui influera beaucoup sur l'administration des soins hygiéniques.

Prenons un exemple, et je choisirai la phthisie pulmonaire : cruelle affection contre laquelle il n'existe guère que des moyens prophylactiques ou palliatifs, et dont l'expérience de chaque jour nous prouve que l'hérédité est une si puissante cause.

Un enfant naît de parents phthisiques, maladie à laquelle ont succombé plusieurs de ses frères ou sœurs ; la mère pourra le nourrir si le père seul est atteint de l'affection ; mais si c'est elle, il est de toute nécessité que l'on ait recours à une étrangère. On enverra l'enfant dans un pays sec où il sera entouré des soins hygéniques que j'ai énumérés; si malgré cela on voit survenir des symptômes de scrophules, on fera subir à la nourrice un régime tonique, amer; on donnera quelques amers à l'enfant ; on évitera avec un soin minutieux le froid humide, les variations brusques de température, tout ce qui peut suspendre la perspiration cutanée et provoquer un catarrhe ; on lui donnera le plutôt possible une nourriture légère mais fortifiante, que l'on augmentera insensiblement et dont on proscrira les excitants ; on évitera l'action relâchante d'une atmosphère trop chaude ; l'enfant, au contraire, sera habitué à un air froid mais sec. Lorsqu'il sortira de la première enfance, on lui fera faire un exercice salutaire en plein air sur un terrain sec; on reculera autant que

possible le moment d'occuper son esprit ; il faudra, sans céder pourtant à ses désirs, éviter de le contrarier et n'employer que la douceur avec lui. Mais lorsque l'époque de la puberté s'approche, aucun moyen n'est aussi favorable que l'exercice un peu forcé, soit à pied, soit à cheval. Sydenham, dans son enthousiasme, dit que l'exercice est un spécifique aussi certain pour la pulmonie que le mercure pour la syphilis. Stahl appelle l'équitation un moyen anti-phthisique. Tissot, Buchan, Rush, Méad, Lorry, recommandent ce moyen avec énergie, et M. Poilroux, dans ses *Recherches sur les maladies chroniques*, cite en faveur de ces moyens plusieurs observations frappantes. Buchan assure que des voyages sur mer ont guéri des phthisiques au troisième degré ; que serait-ce s'il n'y avait que simple prédisposition ? Enfin, le docteur Salvadori veut que le malade gravisse soir et matin un lieu élevé : cette vie active aura, en outre, l'avantage de détourner les jeunes gens de l'habitude funeste de l'onanisme qui a une action si directe sur le poumon. Si le malade est obligé de prendre un état, on évitera avec soin d'abord tous ceux qui sont prévus dans les règles générales que j'ai énoncées, mais aussi ceux dans lesquels la poitrine est gênée, soit par une position toujours courbée (tailleurs), l'application fatigante d'un corps étranger (cordonniers), ou bien qui peut faciliter l'introduction dans le

poumon de corps étrangers irritants ou toxiques (cardeurs de laine, metallurgistes). A cette époque de la vie, les organes thoraciques sont le siége d'un travail important; il faut alors redoubler d'attention, prévenir les rhumes, se hâter de les combattre, si l'on en est atteint. Boërhaave, Van-Swieten, Méad recommandent de petites saignées à cette époque, surtout celle du pied, l'application des sangsues à la vulve chez les jeunes filles non ou mal réglées, ainsi qu'aux jeunes gens sujets aux hémorrhoïdes, ou dont les parents en étaient atteints.

Ces soins divers seront continués pendant toute la vie de l'individu; mais, chez une personne du sexe, ils devront redoubler à l'âge critique; on évitera toutes les émotions un peu fortes : de légères saignées périodiques, faites surtout au moyen de sangsues appliquées à l'anus, auront le plus grand succès. Le régime alors devra être doux, analeptique; les émotions douces, agréables; il ne faudra pas perdre de vue, enfin, que la femme est à cette époque dans un état pléthorique qui favorise toutes les congestions vers l'utérus ou le poumon.

Traitement thérapeutique. Il est une vérité fondamentale en thérapeutique et à laquelle on n'ajoute pas assez d'importance, c'est qu'une foule de maladies peuvent être guéries par le seul effet du traitement hygiénique bien entendu; et que si dans les autres ce traitement est insuffisant, il exerce au

moins une bien grande influence sur l'effet des moyens curatifs que l'on emploie.

Quelque période de l'affection strumeuse que l'on ait à combattre, c'est sur les soins hygiéniques que l'on doit compter le plus. On aura beau médicamenter un scrophuleux, si les conditions dans lesquelles il se trouve sont les mêmes que celles qui ont développé chez lui l'affection, tout ce qu'on pourra faire diminuera seulement l'intensité des symptômes, sans les guérir. L'individu sera donc mis dans les conditions hygiéniques que j'ai énoncées dans l'article précédent. Quant au traitement plus actif de la maladie, il présente plusieurs indications à remplir selon sa période et l'état particulier du malade.

Comme je l'ai déjà dit, tant que l'affection est à l'état latent, qu'aucun organe n'est encore le siége d'un travail morbide, il faut avoir recours à une alimentation tonique, aidée des autres causes propres à seconder ses effets; mais l'affection scrophuleuse n'offre pas constamment une seule indication, celle de tonifier, d'exciter même l'individu, comme l'ont cru pendant long-temps et le croient encore aujourd'hui quelques praticiens. Lorsqu'elle quitte l'état latent et se symptomatise par une affection locale, quel que soit son siége, il y a toujours, en débutant, un état inflammatoire plus ou moins prononcé ; il est alors urgent de discontinuer l'usage des toniques

employés auparavant, il faut laisser reposer l'organe malade, recourir aux saignées locales, générales même, selon l'intensité de l'inflammation, le tempérament, les forces de l'individu, aux révulsifs, à la diète ou au moins à une alimentation douce et peu excitante; en un mot, au traitement anti-phlogistique modifié selon le siége de l'inflammation. Insensiblement et suivant la marche de celle-ci, à mesure que les symptômes diminuent, la médication devient un peu moins débilitante, puis un peu astringente; enfin, lorsque tous les phénomènes inflammatoires sont tombés, on revient aux toniques.

Prenons l'ophthalmie scrophuleuse pour exemple.

L'affection débute : l'œil est rouge, enflammé, larmoyant; le malade y accuse des douleurs très-vives, semblables au frottement de grains de gravier; l'impression de la douleur est pénible, douloureuse même. Ces symptômes liés à une constitution éminemment scrophuleuse ne permettent pas de se méprendre sur son caractère. La première indication qui se présente est de soustraire l'organe à l'action de la lumière, ce que l'on fera au moyen d'un bandeau opaque et léger. On combattra ensuite l'inflammation, d'abord à l'aide des anti-phlogistiques: ainsi l'on appliquera huit ou dix sangsues au-devant de l'oreille, et non au voisinage de l'œil, comme on ne le fait que trop souvent. Si les symptômes généraux sont prononcés; que le malade soit

fort, bien constitué, on pratiquera une saignée générale, on fera baigner l'œil avec un collyre émollient, on pourra y appliquer un cataplasme de même nature : la diète, le repos, une tisane adoucissante. On aura également recours aux révulsifs, tels que la tisane émétisée, les lavements purgatifs, potions purgatives, bains de pied très-chauds et même aiguisés avec le vinaigre ou la moutarde.

Si les symptômes persistent, on insistera sur les saignées; on emploiera, à titre de dérivatifs, les vésicatoires derrière l'oreille, à la nuque, le séton à la même partie. Enfin, lorsqu'on aura ainsi combattu l'inflammation, on commencera à ajouter au collyre émollient une petite quantité de roses de Provins; puis, on soustraira le principe mucilagineux, et lorsqu'il n'y aura plus aucune douleur, on ajoutera l'acétate de plomb à la dose de trois à quatre gouttes d'abord, dans un collyre, quantité que l'on augmentera progressivement selon le degré de sensibilité. On pourra le remplacer par le sulfate de zinc à la dose de deux grains pour six onces d'eau de plantain ou de rose, que l'on augmentera aussi progressivement; on en viendra de cette manière aux collyres astringents liquides, puis secs en poudre. Le traitement général suivra la progression des moyens locaux, et l'on reviendra par degrés à une alimentation fortement nutritive et tonique.

L'affection locale a disparu, mais la constitution

existe encore, et l'on doit l'attaquer avec vigueur. Si le traitement hygiénique ne suffit pas, il faut y joindre, quoiqu'avec modération, les moyens pharmaceutiques, sans y ajouter pourtant plus de confiance qu'ils ne le méritent. Dans leur administration, il faudra avoir égard à la constitution du sujet, sa sensibilité, son irritabilité. Il est des malades chez lesquels l'emploi des excitants sera suivi du plus grand succès ; il en est d'autres, au contraire, chez lesquels il déterminera des symptômes très-graves, surtout lorsqu'il y aura dans l'organisme un point dans l'imminence d'une inflammation. Alors il faudra bannir les élixirs et autres médicaments à base alcoolique, et qui ne doivent être employés qu'avec des individus d'une constitution molle et chez lesquels l'irritabilité est presque nulle. En un mot, dans le traitement de cette affection, comme dans celui de toutes les autres en général, le médecin doit voir, non des maladies, mais des malades.

L'ignorance et la superstition ont préconisé une foule de secrets et de remèdes qui, au dire de nos aïeux, guérissaient les scrophules ; l'instruction a fait justice de ces absurdes et dégoûtantes pratiques, qui passaient pour avoir de si merveilleuses vertus. Grâce aux lumières qui commencent à éclairer toutes les classes de la société, l'espoir de la guérison n'engage plus à porter un lézard vert autour du cou, à mettre en contact les tumeurs écrouelleuses avec

une main de cadavre en putréfaction, à avaler des crapauds ou des couleuvres; enfin, à faire plusieurs centaines de lieues pour aller implorer l'imposition de l'index du roi de France.

Beaucoup d'autres remèdes, plus raisonnables et plus spécieux, ont été préconisés sous le titre d'anti-scrophuleux, comme si on avait trouvé un spécifique à l'affection strumeuse, comme s'il existait de spécifiques absolus!..... Le traitement rationnel et physiologique consiste à tonifier les organes, donner plus de richesse au sang, faciliter la circulation des fluides, prévenir et combattre l'inflammation des divers appareils. Quel est le spécifique qui pourra remplir toutes ces indications?.....

Les tisanes amères, telles que celles de houblon, chicorée sauvage, petit-chêne, formeront la tisane habituelle du malade, qui prendra de temps en temps des cuillerées de vin amer composé avec le quinquina, la gentiane, les écorces d'orange, la cannelle et le carbonate de potasse que l'on fait macérer dans le vin blanc sec du midi de la France, ou de Madère, Xérès, des Canaries. L'on pratiquera les frictions recommandées par l'hygiène, avec des substances aromatiques ou légèrement excitantes, et ce moyen sera plus souvent employé en hiver qu'en été, saison où le mouvement à la peau est assez considérable par lui-même; tandis que, pendant la saison froide, les forces sont concentrées sur les or-

ganes internes. Les bains seront préparés avec des infusions de plantes aromatiques. Le quinquina seul, ou associé à d'autres médicaments, est un trop bon tonique pour être négligé. L'administration de l'hydro-chlorate de baryte, employé par Crawfort, et plus tard par Duncan, Huffeland, paraît avoir été suivie de beaucoup de succès, mais son usage exige beaucoup de prudence. On donne ordinairement aux adultes, dans une tasse de tisane amère, une cuillerée de la dissolution d'un gros de ce sel dans deux livres d'eau ; la moitié de la dose suffit aux enfants. On peut porter insensiblement la quantité jusqu'à deux ou trois cuillerées pour les premiers, une ou deux pour les seconds. La poudre de quinquina, les ferrugineux seront alliés avec avantage au muriate de baryte.

L'iode a encore été préconisé comme d'une heureuse administration contre les engorgements scrophuleux, le flux muqueux, les maladies cutanées dépendant de la même affection. J'ai pu constater, dans la pratique du professeur Provençal, les heureux effets de l'emploi de l'iodure de potassium et de la pommade d'hydriodate de potasse comme fondants et résolutifs, surtout pour détruire les engorgements scrophuleux. L'iode a encore été préconisé sous une foule de formes, en solution aqueuse, teinture, en bains, pommades, fumigations et lotions. Quelques praticiens lui reconnaissent de gra-

6

ves inconvénients, et ne veulent lui accorder aucun succès; peut-être cela tient-il à ce qu'ils ne mettent dans son emploi, ni assez de précautions, ni assez de persévérance.

Le mercure est aussi le sujet de discussions entre les médecins, dont les uns le préconisent beaucoup dans cette affection, tandis que d'autres voudraient le voir banni de son traitement. L'expérience paraît pourtant infirmer l'opinion de ces derniers; mais ce qui peut les induire en erreur, c'est de méconnaître son indication que M. Huffeland a si bien précisée : ce médecin conseille son emploi dans les affections cutanées, les engorgements lymphatiques, les phlegmasies chroniques, mais surtout les ophthalmies, enfin, dans les affections nerveuses dépendant d'une constitution scrophuleuse ; tandis que son usage est contre-indiqué chez les phthisiques et en général chez les malades disposés aux hémorrhagies abondantes, ou qui se trouvent menacés d'une colliquation prochaine. Il recommande, enfin, de ne jamais pousser l'emploi de ce médicament jusqu'à la salivation, et de lui joindre les toniques et les amers, tels que la gentiane, l'écorce de saule, d'orange, etc., et si la marche rétrogade de l'affection vient à s'arrêter, de suspendre momentanément l'emploi de ce moyen pour le reprendre bientôt, mais de continuer l'usage d'une nourriture fortement assimilable; enfin, pendant la durée du traitement mercuriel, de varier son

mode d'administration, préférant son usage à l'extérieur, lorsqu'on craint une affection des organes internes.

Le soufre en pommade et en bains, pris surtout aux sources naturelles (Barèges), le sulfure noir de mercure en pilules avec la ciguë, et la magnésie; enfin, dans ces derniers temps, l'oxide et le muriate d'or paraissent avoir été employés avec succès sous diverses formes.

L'on retirera un grand avantage des exutoires, tant comme excitants que comme révulsifs; mais, ainsi que l'a fait observer fort judicieusement M. Huffeland, ce sera plutôt pour attaquer les affections locales que pour détruire la constitution, que ces moyens seront utiles: on les appliquera, selon l'effet qu'on voudra en obtenir, tantôt au bras, à la nuque, comme dérivatifs au voisinage des organes malades. Les vésicatoires et les cautères seront ceux de cette classe dont on obtiendra les meilleurs effets; les derniers surtout, profondément placés, réussiront toutes les fois qu'on aura besoin d'une irritation soutenue. L'application du cautère actuel, ainsi que des moxas, a été quelquefois suivie d'heureux résultats dans les tumeurs blanches des articulations. L'espace ne me permet pas de désigner d'une manière plus étendue ces moyens thérapeutiques, ni de mentionner tous ceux dont l'effet secondaire, tels qu'une foule de végétaux amers, peut

aider l'action des moyens plus énergiques précités. Ce traitement doit singulièrement varier selon l'organe que menace l'affection, ou par lequel elle s'est déjà déclarée. La nature de l'organe, ses fonctions, la période de la maladie, la constitution, l'idiosyncrasie du sujet sont tout autant de causes qui devront le modifier.

Traitement palliatif. Enfin, lorsque par la négligence des malades si insouciants dans la classe pauvre, ou par l'opiniâtreté de l'affection qui aura résisté à tous les moyens mis en usage, le malade n'offrira plus au médecin aucun espoir de guérison, celui-ci ne doit pas se borner à un rôle passif. Si l'art ne peut guérir, il peut soulager. On y parviendra par divers moyens, selon la forme de la maladie : en général, il faudra sustenter le malade par une nourriture adoucissante et analeptique ; éviter tous les excitants, les écarts de régime; observer la plus grande propreté autour de lui, surtout s'il garde le lit, et le distraire par tous les moyens possibles. On combattra les symptômes les plus dominants et les plus incommodes ; si le malade éprouve de vives douleurs et de l'insomnie, on aura recours aux narcotiques associés aux adoucissants ; on donnera des loochs, des potions ayant pour base l'opium, la thridace, la jusquiame, l'acétate ou le sulfate de morphine. Si la diarrhée colliquative survient, on suspendra les aliments, et on donnera des lavements

mucilagineux et narcotiques. Si des collections de sérosité fatiguent le malade, on pratiquera des ponctions plus ou moins réitérées, ou bien on administrera des diurétiques ou des purgatifs; l'administration du kermès, du cyanure de potassium, facilitera l'expectoration lorqu'elle sera trop difficile. La ponction de certaines collections purulentes, les fomentations tantôt excitantes, mais plus souvent narcotiques, et une foule d'autres moyens variant selon la nature de l'affection, devront être employés. On obtiendra encore d'excellents effets du changement de climat et du séjour dans un pays sec et chaud. Enfin, lorsque les exutoires n'auront pu guérir l'affection, ils pourront être fort utiles comme palliatifs, pour soulager et prolonger la vie des malades, but que doit se proposer le médecin, quoiqu'il ait bien souvent la triste conviction qu'il vaudrait mieux, dans l'intérêt des infortunés, abréger leurs jours de souffrance, plutôt que d'en ajouter de nouveaux.

Fin.



QUESTIONS TIRÉES AU SORT.

Décrire les organes de la respiration et leurs modifications principales dans la série animale.

Les organes de la respiration constituent un appareil destiné à mettre en contact le sang avec l'air. Partant de cette loi générale, qu'il n'y a d'appareil respiratoire que là où il y a circulation, je ne considérerai comme organes respiratoires que ceux dans lesquels le sang vient tour-à-tour subir l'influence de l'air. Je les diviserai selon les milieux dans lesquels ils fonctionnent; il y aura donc des poumons et des branchies, selon que les individus vivent dans l'air atmosphérique ou dans l'eau.

Le poumon est un organe interne, creux, multilobé, spongieux, composé d'une infinité de cellules dont le nombre et le volume varient selon les ordres des animaux, et renfermant, dans un espace déterminé, une étendue de membrane toujours en rapport avec la quantité d'air atmosphérique nécessaire aux

besoins de la respiration. Dans les intervalles intercellulaires circulent une infinité de petits vaisseaux très-déliés, destinés à mettre le sang veineux en contact avec l'air, à le changer en sang artériel. C'est ce réseau capillaire qui, tout à la fois terminaison des veines et commencement des artères, lie ensemble ces deux systèmes circulatoires.

Le poumon subit plusieurs modifications chez les divers ordres d'animaux. Renfermé dans le thorax chez les mammifères, il a des prolongements dans l'abdomen et les os longs chez les oiseaux, qui, par suite de ce développement de l'appareil, consomment beaucoup plus d'oxygène. Chez les reptiles, le poumon s'étend bien également dans l'abdomen, mais les cellules sont plus volumineuses, plus rares, la muqueuse moins étendue ; chez eux la circulation est incomplète.

Les animaux destinés à vivre dans l'eau, et à qui l'influence de l'air est aussi nécessaire qu'à ceux qui vivent dans ce milieu, ont un appareil particulier destiné à décomposer celui que l'eau tient en dissolution. Cet organe, appelé branchies, consiste en diverses portions d'arcs de cercle osseux, adaptés par une de leurs extrémités, soit au crâne, soit à l'hyoïde ; sur ces os, vient s'épanouir et se plisser une muqueuse vasculaire, dans laquelle vient successivement passer la masse sanguine et y subir l'influence de l'air. Situé à la partie postérieure et latérale

de la tête, il occupe une place variable dans le manteau de certains mollusques.

Toutes les fois que les organes destinés à mettre en contact le sang avec l'air ne sont pas tels que je viens de les décrire, il n'existe pas de circulation, et comme je l'ai dit en commençant, toutes les fois qu'il n'y a pas de circulation, il n'y a pas d'appareil respiratoire. Il est, dans les espèces inférieures, des organes tubuleux, appelés stigmates ou trachées, destinés à répandre l'air dans tout le corps et à le mettre en contact avec les fluides; mais on ne peut pas leur donner le nom d'organes respiratoires.

Déterminer s'il existe des vaisseaux lymphatiques chez les invertébrés.

En descendant l'échelle animale, on voit le système lymphatique se simplifier de plus en plus. Arrivé aux poissons, il est réduit à de simples vaisseaux plus ou moins distincts des veines. Dans les classes inférieures, on n'a pu jusqu'à aujourd'hui découvrir aucun vaisseau lymphatique, à moins qu'on ne veuille, avec M. Carus, voir un rudiment de cet appareil dans certains conduits découverts par M. Delle Chiaje chez quelques mollusques gastéropodes; conduits qui s'ouvrent à la

surface du corps ou sur le contour de la masse musculaire qui forme le pied de l'animal et absorbe l'eau qu'ils conduisent dans la cavité contenant les viscères. Mais, comme le dit M. Breschet, n'est-il pas plus naturel de considérer ces vaisseaux comme de véritables trachées, que comme des vaisseaux lymphatiques.

Chez ces animaux, du reste, la fonction ne disparaît pas avec l'organe auquel les veines suppléent, lorsqu'il a disparu.

Des convulsions des nouveau-nés.

Les nouveau-nés sont très-sujets à des convulsions dont la cause est souvent fort légère et très-difficile à apprécier : c'est tantôt une disposition héréditaire, tantôt la qualité du lait de la nourrice, son régime, les passions qui la tourmentent, des langes trop serrés, des vents ou des vers dans le canal intestinal, le froid, un coup léger.

Lorsque l'enfant est endormi, les paupières sont à demi-ouvertes, les lèvres tremblantes; la face se contracte; il éprouve des soubresauts, pousse de petits soupirs, se tord les bras. La scène se termine le plus souvent par des dégagements de gaz, des vomissements, et le retour à l'état normal. Quelquefois pourtant il succombe dans ces accès.

Il est très-essentiel, dans le traitement de cette affection, d'en connaître la cause, puisqu'il suffit de l'écarter pour faire disparaître les symptômes. Dans le moment de l'accès, il faudra enlever l'enfant du berceau, le dépouiller de tous ses langes, lui faire prendre quelques gouttes d'une potion anti-spasmodique, exposer son épigastre à une douce chaleur et lui donner de petits coups sur le dos, en frictionnant le ventre. S'il y avait de l'assoupissement, on mettrait un ou deux petits sinapismes aux jambes. La nourrice devra prendre elle-même quelques anti-spasmodiques.

Des avantages et des inconvénients qui résultent de l'usage d'un seul ou de plusieurs mets dans le même repas.

L'homme, par sa nature, est destiné à se nourrir de substances végétales et animales. Je crois qu'il obtiendra un heureux résultat de l'usage simultané de plusieurs mets convenablement préparés. S'il se bornait dans un même repas à un seul aliment, outre le dégoût qui pourrait survenir, et faire croire que les besoins sont satisfaits du moment où il n'y a plus appétence, il en résulterait une nutrition irrégulière, puisqu'un repas, je suppose, serait végétal, l'autre animal. Mais ici, comme en tout, on doit éviter les

extrêmes; en engageant à une variété modérée, je suis loin de préconiser ces tables chargées d'une prodigieuse quantité de mets plus nuisibles qu'utiles, en éveillant un appétit factice, qui fait croire à un besoin déjà satisfait. Si l'on se bornait pendant longtemps à un seul aliment, le résultat en serait encore plus funeste; car chacun d'eux pris d'une manière absolue prédispose à des affections particulières. Ainsi un régime trop animalisé occasionnera ou la gravelle, ou une pléthore funeste; trop végétal, il s'ensuivrait une grande débilité et le relâchement de tous les systèmes. Du reste, et d'une manière générale, le régime doit varier selon l'âge, le tempérament, les idiosyncrasies, les prédispositions aux maladies, les habitudes, les professions, la saison et le climat.

